

*Hommage respectueux  
de l'auteur  
R. Duparc*

## DISCOURS

DE M. LE CHANOINE DUPARC

---

Mes frères,

Lorient ne date pas de longtemps. Dans le groupe des villes françaises elle est l'une des plus jeunes. Et déjà pourtant elle a ses grands hommes, hardis capitaines, ingénieurs, musiciens, philosophes et poètes.

Or, lorsqu'une population, fière des compatriotes qui ont illustré la cité commune, oublie ce qui la divise et se lève dans un élan unanime pour célébrer un de ses grands hommes, l'Eglise, qui est l'interprète officiel des sentiments du peuple croyant, ne peut rester indifférente ou muette, surtout si le « héros de la fête » a quelque titre à la reconnaissance des catholiques.

Cette pensée vous explique qu'il y ait, dans le programme du centenaire, une messe pour l'âme de Brizeux, et qu'on parle de son œuvre dans la chaire de cette église.

Bréton par son origine, Lorientais par sa naissance, paroissien de Saint-Louis par son baptême, — il est demeuré catholique, au moins dans l'ensemble de ses poésies, grâce à l'éducation qu'il reçut en famille et au pres-

bytère d'Arzano ; — et, si sa mort, dans la terre lointaine où aucun prêtre Breton ne put venir jusqu'à lui, ne connut pas les consolations ordinaires de la religion qu'il avait constamment aimée et chantée, ce fut une douloureuse surprise, qui, au témoignage de ses amis les plus intimes, (1) n'empêcha « ni sa foi en la bonté de Dieu ni son espérance en une vie meilleure. »

Son œuvre comme son âme est tout imprégnée de sentiments chrétiens.

C'est donc sans le moindre embarras et avec une émotion religieuse autant que nationale, que je viens ici, au nom de l'Eglise qui a versé des prières sur la tombe de Brizeux comme elle en avait répandu sur son berceau, m'unir aujourd'hui très volontiers, pour lui renouveler ce double hommage, aux membres de sa famille et aux Lorientais qui ont si dignement préparé les fêtes de son centenaire ; — et, avec eux, en priant pour *Julien-Auguste-Pélage Brizeux*, je remercierai Dieu d'avoir fait naître au milieu de nous ce poète catholique et Breton.

(1) Saint-René Taillandier.

Un titre à part a fait de lui en Bretagne, le plus populaire de tous les poètes. Il indique lui-même ce titre quand il nous révèle la caractéristique de son âme et l'idéal de sa vie dans l'épithaphe qu'il s'est composée. Il a rédigé cette épithaphe en nos deux langues. Et dans son vers breton et dans son vers français, il n'a revendiqué qu'un seul titre. Il désire qu'on se souvienne seulement

qu'il chantait son pays et le faisait aimer, ou encore, comme il dit en breton avec une légère nuance :

Hineh a huir galon en dës karet é Vro !  
Il aimait son pays d'un cœur vrai et sincère.

D'un cœur vrai : Prenez ce mot dans son sens le plus strict. Il a aimé sa vieille province sans éprouver le besoin de la transfigurer ou de la travestir afin d'imaginer une Bretagne plus conforme à ses goûts. Il l'a aimée telle qu'il l'a connue, pauvre, fière, traditionnelle, chrétienne.

Bienheureux mon pays pauvre et content de peu  
S'il reste d'un pied sûr dans le sentier de Dieu,  
Fidèle au souvenir de ses nobles coutumes,  
Fier de son vieux langage et fier de ses  
[costumes (1)]

Notre Bretagne, que Brizeux et son ami La Villemarqué ont presque révélée à la France, a vu, de nos jours se multiplier ses admirateurs, ses artistes et ses écrivains. Ils sont légion aujourd'hui ceux qui visitent nos quatre cantons et étudient l'Âme bretonne. Aucune génération n'a témoigné au pays de l'hermine une sympathie plus enthousiaste. Voulez-vous me permettre pourtant de confesser ici que leurs ouvrages, que j'ai tous lus avec une curiosité respectueuse et

(1) Marie. — Le retour, p. 169 — Edition Lemercier.

en admirant leurs talents si variés n'ont pas éclipsé l'étoile de Brizeux. Ils ne l'ont pas fait descendre au second rang ?

D'autres ont mieux connu l'histoire de la Bretagne et plus profondément scruté l'énigme de ses monuments.

D'autres ont plus ingénieusement analysé la psychologie de la race, mieux décrit nos paysages. Mais assurément Brizeux, dans ses poèmes si achevés et si parfaits, a interprété avec une sincérité incomparable, avec un inimitable accent les sentiments de l'Âme Bretonne. Ici nul ne l'a surpassé. Au presbytère d'Arzano, il s'est imprégné de celticisme jusqu'au fond. Je conviens que Lorient n'eût pu suffi à l'en pénétrer. Arzano, le Scour, l'Ellé, l'Isole, — en attendant Scaër, — ont embâimé cette jeune âme d'esprit breton. De là vient, quand le poète chante, que ses vers ont un parfum de bruyère et de blé noir qui les distingue de tous les autres, et qui nous enchante nous, enfants du pays, parce que nous y retrouvons quelque chose de chez nous, avec l'accent familier qui touche nos cœurs.

Or, cette Bretagne, dont il a si bien saisi l'accent, il en a aussi deviné l'esprit.

L'âme bretonne : on en parle beaucoup, et très éloquemment.

Cependant, n'avez-vous pas fait cette remarque, — en étudiant notre « Littérature » ou plutôt celle de s'occupe de nous, — que chaque semble viser à se faire une Bretagne à l'image de ses propres sentiments.

Il en est qui n'y voient que le pittoresque des costumes, du langage, des mœurs, — comme si ce pittoresque n'était pas lui-même la rés

ultante de notre tempérament ethnique et de nos croyances !

Il en est qui, amoureux du symbolisme et du mythe, ne voient dans tous les mouvements de notre vie religieuse Bretonne qu'un fond mal déguisé de Druidisme, — et ils veulent que notre race soit païenne par tempérament. Je ne prétends pas discuter leur opinion. Mais je veux dire quel a été le sentiment de Brizeux, et comment, étant l'un d'entre nous, il nous a vus et compris.

Brizeux, même aux heures où la foi fut chez lui obscurcie par le doute, — quand il était, selon sa propre expression,

Sans culte, et cependant plein de désirs vers  
[Dieu,

a voulu être et a été avant tout le chantre de la Bretagne croyante, et la traduite, autant qu'il le pouvait, avec toutes les précisions de sa liturgie et de sa foi.

Quel jour sent-il naître en lui le premier germe de la Poésie, et comment devine-t-il le sens de cette inspiration qui le suivra jusqu'à sa mort ? Il l'a raconté à la première page de sa Poétique nouvelle.

En effet, viennent les vers : qu'ils remontent au ciel.

Ce jour-là, il accompagnait, petit écolier, un cierge en main, le saint Viatique porté par l'abbé Le Nir vers quelque village inconnu de la campagne d'Arzano. La journée était belle. La prière dans son cœur était bonne. Les émotions de la nature et celles de la foi le saisissent en même temps. Des deux façons c'est Dieu qui parle à son âme. Et, comme il arrive

aux poètes qu'un grand sentiment travaille,

Son cœur enfin déborde et se prend à chanter. (1).

Il semble alors que la piété chrétienne devienne inséparable de ses conceptions poétiques et qu'elle en renouvelle chaque fois l'éclosion.

Lisez le tableau des fêtes religieuses de l'humble église où il pria si souvent.

Des offices sans fin chantés à pleine tête,  
... Tout un peuple à genoux sur la pierre,  
Parmi les flots d'encens, les fleurs et la lumière,  
... Les voix montaient, montaient ! moi, penché  
[sur mon livre,

Je tremblais, de longs pleurs ruisselaient de mes  
[yeux

Je fus poète alors...  
Et je reçus d'en haut le don intérieur  
D'exprimer par des chants ce que j'ai dans le  
[cœur. (2)

Il fut poète alors !

Jamais en effet sa verve ne devient plus touchante dans son abondance régulière et sage, qu'aux jours où elle reprend contact avec les scènes pieuses de sa jeunesse à l'école presbytérale d'Arzano.

La dernière page de « Marie » évoque le souvenir de cette nuit de Noël, où, vingt ans plus tard, il se retrouve après un voyage dans l'ombre et sous les étoiles, en plein groupe de paysans chrétiens, dans la même maison du bon Dieu, sous la même voûte, devant la même crèche et le même autel qu'en 1813, mêlé aux fidèles venus pour adorer Celui qu'il appelle si bien Le Roi des pauvres gens, le Dieu né dans l'étable.

C'est l'office de minuit.

(1) Poétique nouvelle. Page 231.

(2) Marie, page 80.

Toute l'Eglise est pleine : et courbant leurs  
[fronts nus  
Les pieux assistants chantaient l'Enfant Jésus.

Je reconnais les saints, la lampe, les deux croix.  
Eufia tout dans l'Eglise était comme autrefois.  
Moi seul, je n'étais plus debout, près du pupitre  
Chantant à l'Evangile et chantant à l'épître.  
Mais, oublié ces gens qui m'avaient bien connu  
Et s'informaient entre eux de ce nouveau ve  
Je restais, comme une ombre, immobile à ma

[place,  
Muet, ou pour pleurer, les deux mains sur la  
[face. (1)

Pour pleurer ! oh ! oui ! Combien de  
fois cette angoisse l'a saisi ! Sa croyance  
ébranlée ! Autour de lui l'isolement !  
Malgré les affections fidèles de la  
famille et des amis, son âme naturellement  
joyeuse a souvent passé par la  
tristesse, et quoiqu'il ne s'y soit jamais  
longtemps attardé, il a amèrement  
pleuré sur lui-même et appelé  
Dieu à son secours.

Le désespoir des autres âmes ne  
l'étreignait pas moins violemment.

Le Braz de Quéven, est-ce un  
personnage réel ? Est-ce une personnifica-  
tion de ces âmes malheureuses, qu'il a  
connues, qu'il a aimées, et que le dés-  
espoir a fini par tuer, parce que le  
pays et la religion leur ont manqué à  
la fois ? Ce suicide lui arrache un long  
cri de douleur.

Voyez comme il mourut, lui, simple, honnête  
[et bon.

Paris roula Le Braz bien longtemps dans son  
[gouffre,

Un ami le suivait durant ces jours hideux.  
Tous deux, pour en finir, s'étouffèrent tous deux,  
Non ! ce n'est pas ainsi que l'on meurt en  
[Bretagne:

(1) Marie, page 171.

Si Le Braz eût aimé le pré de Kervégan,  
Les taillis d'alentour, le Scorff et son étang  
Il chanterait encor sur le Roz ; ou sa mère,  
Mourant, l'aurait soigné comme depuis son

Son corps reposerait dans le bourg de Quéven  
Près du mur de l'Eglise, et sous un tertre fin  
Ses parents y viendraient prier avant [messe,

C'est le tableau le plus douloureux  
de sa poésie.

Il a su contraire des accents de  
triomphe pour célébrer l'héroïsme  
chrétien du pauvre ouvrier maçon  
Inconnu qui portait une âme douce et grande  
et qui s'est sacrifié, se précipitant du  
haut d'un échafaudage, pour laisser  
une dernière chance de salut à son ca-  
marade, marié et père de trois en-  
fants. (2)

Avec le même enthousiasme, il  
chante aux jeunes filles de l'île d'Arz  
le dévouement apostolique du prêtre  
breton Even, missionnaire et violen-  
tiste qui s'embarque pour l'Amérique  
sous la bénédiction de son Evêque :  
prêt à mourir pour sa foi, répond d'un  
ciment, filialement, aux adieux de sa  
famille :

Si la mort nous appelle, oui, nous en faisons  
[votre  
Notre sang descendra sur vous... des mains  
[Dieu,

Il sait comprendre aussi la grande  
simple de la fin chrétienne du vieil  
laboureur. — Hoël, de Scaër, agonise  
Il n'est pas de ceux qui reçoivent pas-  
siblement la mort,

Mon pressoir est tout plein, ma grange  
Et je meurs ! [tout plein

Il accueille donc le prêtre avec re-  
volte.

(1) Marie, page 136.

(2) La Fleur d'or, page 29.

(3) Histoires poétiques, page 208.

..... Voir le prêtre à cette heure,  
C'est quasi voir la mort entrer dans ma demeure.

Mais la rude et bienfaisante parole  
du curé ranime sa foi et assouplit son  
âme. Sous le pardon divin Hoël se ré-  
signe.

..... Jésus, sois donc mon aide.  
Je me tourne à pré-ent où je sais le remède.  
Je cède à mon Sauveur. (1)

Et il reçoit les derniers sacrements,  
pendant qu'autour de lui on pleure et  
l'on prie. Il meurt.

Si le ciel vous a pris que qu'un aimé de vous,  
Rappelez-vous, hélas ! combien vous pleuriez  
[tous,  
Quand cet être chéri, que le cercueil emporte,  
Pour la dernière fois passa sous votre porte. (2)

Quand il écrivait ces pages si pro-  
fondément religieuses, et en bien des  
parties si nettement chrétiennes, avait-  
il encore toute sa foi ? Nous qui sen-  
tons vibrer notre être entier en le  
lisant, nous croyons que, pour si bien  
la traduire, il n'avait pas pu la perdre  
complètement. Comme un phare dont  
la lumière ne serait pas constante, la  
foi de sa jeunesse subit des éclipses.

Mais il la sentait nécessaire à sa vie  
morale comme à celle de ses Bretons.  
Il y revenait donc d'un mouvement  
d'âme instinctif, et il finissait, après  
une variante de son premier poème  
où il avait appelé le Christ « Homme  
ou Dieu », par fixer sa profession de  
foi dans ces vers de l'édition défini-  
tive :

Dans ton éternité tu peux t'asseoir tranquille,  
Car pour l'éternité ta parole est fertile.  
O Jésus, l'Univers est à jamais à toi ! (3).

Voilà sa croyance, telle qu'elle

(1) Bretons. Chant XV.

(2) Bretons. Chant XVI.

(3) Marie. Page 155.

apparaît dans l'ensemble de ses  
œuvres.

Sa morale suit sa croyance.

Toute sa morale vient du pur Evan-  
gile.

Il conçoit la vie comme une épreuve.  
Courte ou longue, pour avoir tout son  
mérite et son fruit, humain ou surna-  
turel, elle doit se dérouler ici bas, à  
travers le Devoir, la Résignation et  
la Pitié.

Quand, de loin, il parle à ses frè-  
res de Lorient quel conseil leur adresse  
sa conscience de Poète et de Frère ?  
C'est un appel au Devoir.

Dans notre Lorient tout est clair dès qu'on entre,  
De la porte de ville on va droit jusqu'au centre :  
Ainsi marchent ses fils au sentier du Devoir. (1)

Si la douleur accompagne le devoir,  
il faut la traverser sans perdre espoir,  
comme l'hirondelle traverse la tem-  
pête.

Ouvrant l'aile à chaque secousse,  
Quand la vergue plongeait dans l'eau,  
Sur sa corde le jeune oiseau  
Criait d'une voix triste et douce.  
Ce matin le ciel était clair,  
On voyait au loin le rivage ;  
L'hirondelle reprit courage  
Et chantait en traversant l'air. (2)

Si l'on rencontre en chemin le mal-  
heur des autres, il faut compatir à  
leur tristesse.

Sur les malheurs d'autrui son âme rêve et pleure.

Vous le sentez bien, ce vers ne dit  
pas toute l'âme du poète. Sur les pei-  
nes du prochain, il ne s'est jamais  
contenté de rêver et de pleurer. Il a  
toujours été le contraire d'un égoïste.  
Au milieu des faiblesses de son temps,  
c'est l'égoïsme qui l'a le plus indigné.

(1) Fleur d'or, page 53.

(2) Marie, page 129.

Il a cherché alors un idéal nouveau, — et ce nouvel idéal c'était en réalité l'ancien, celui du Christ, — un idéal de dévouement et de vertu où pût se réfugier son âme déçue et attristée. Se tournant donc tout d'une pièce vers le François d'Assise du XIII<sup>e</sup> siècle, il lui a dit :

François, reviens chez nous prêcher la pauvreté !  
Au milieu de la Bourse, il faut placer ta chaire  
Aux servants du veau d'or, là tu crieras : « Misère ! »  
Viens, de tes mendiants noblement escorté.

.....  
Frères, ne laissez point trace du temple immonde,  
Puis, venez, de maison en maison, par le monde,  
Ramenant la prière à nos foyers anciens,  
De vos humbles vertus purifiez les âmes ;  
Opposez votre bure au luxe fou des femmes,  
Et rappelez le Christ aux modernes païens ! (1)

Pourquoi leur apprendre le Christ ?  
C'est que le Christ est la Vie. Sans  
lui les forces sociales les plus fécondes  
finissent par s'aigrir. Elles tournent  
en colère et en guerre civile. Il faut  
donc apprendre le Christ aux hommes  
mûrs qui ont eu le tort de l'oublier,  
comme il faut l'enseigner aux enfants  
qui ne le savent pas.

Aux enfants ! — Avec quelle force  
et quel tact Brizeux rappelle à ceux  
qui bâissent des écoles le devoir d'y  
mettre pour ciment la foi chrétienne,  
afin que l'enfance garde son âme  
vivante et saine.

Donc, pour bien affermir la nouvelle bâtisse,  
C'est peu du granit dur, et c'est peu du mortier.  
Et c'est encor trop peu des règles du métier,  
Maçons, si vous voulez que votre blanche école  
Ne tombe pas au vent comme un jouet frivole,  
Dès la première assise, à côté du savoir,  
Mettez la Foi naïve, et l'Amour, et l'Espoir. (2)

La Foi, l'Amour, l'Espérance,

(1) Cycle, 2. partie, A Saint-François.

(2) Histoires poétiques, page 127.

mais n'est-ce pas toute l'âme chrétienne ?

Il écrivait un jour, vers l'âge de 34 ans, à Turquety le poète chrétien de Rennes : « J'ai besoin de grands efforts, car je rencontre de grandes peines. Peut-être Dieu m'assistera-t-il, car, comme vous, je puise à ses fortes consolations. » 30 octobre 1837.

Dans cette affirmation rapide de sa foi n'y a-t-il pas comme un écho du passé d'Arzano et une espérance pour les vingt années qui allaient précéder sa mort ?

On sent d'ailleurs passer constamment le même souffle religieux dans toute son œuvre, — qu'il écrive en breton ou en français, — soit qu'il évoque le pieux souvenir de la mère affectueuse et éplorée qui eut la douleur de lui survivre, — soit qu'il exalte la liberté bénie de Dieu embrassant à la fois pour les féconder toutes les institutions humaines. Et le Dieu qui lui a donné sa mère, — qui bénit la liberté, — le Dieu qui possède l'âme le poète, qui l'inspire et qui lui dicte ses conceptions les plus tendres et les plus hautes, — même quand il essaie de renouveler l'antiquité classique ou de ressusciter la Renaissance italienne, — c'est celui que nous adorons. Ce n'est pas un Dieu renouvelé des Druides. C'est le Christ. Ce n'est pas le Dieu des Grecs et des Romains, ni le Dieu nuageux de la Raison pure. C'est Jésus-Christ.

Il l'a vu sans doute à travers la foi Bretonne, qui mêle souvent à ses pratiques une pointe légère de superstition. Il a été un peu particulariste comme nous le sommes volontiers sur cette douce terre d'Armorique.

Os saints de ma paroisse, accompagnez mes pas  
Les saints de ce pays ne me connaissent pas

Cela même est un des traits de notre esprit de race, qui a l'amour du merveilleux, et qui peut-être porté à l'exagérer, — qui a l'amour de ses saints, presque au détriment des autres.

Mais, au milieu de ces imperfections, c'est bien Jésus Christ qu'il a su reconnaître. Et c'est Jésus-Christ, j'en demeure convaincu, qui, malgré ses oublis, l'a soutenu dans ses défaillances.

Mon patriotisme et ma foi se rejoignent donc de constater que, sous cette bénédiction du baptême lorientais, un poète Breton qui honore la France toute entière, a pu pendant plus de trente ans, avec une noblesse et une élévation de pensée sans égales, avec un art consommé et universellement admiré, aborder tous les sujets, traverser toutes les théories, mêler constamment le réel le plus exact à l'idéal le plus exquis, sans jamais rien laisser tomber de sa plume qui pût froisser la Religion ou l'Art, qui fût malsain ou qui fût méchant, et qui ne pût passer, non seulement

sans danger mais avec fruit pour les âmes, dans les mains les plus honnêtes et les consciences les plus chrétiennes.

C'est la récompense humaine de Brizeux, — comme son meilleur titre de gloire sera pour nous d'avoir terminé son poème de Marie par l'élan lyrique et vrai, que tous les Bretons devraient garder pieusement dans leur mémoire, pour le redire à leur Famille, à leur Patrie et à leur Dieu :

Oui, nous sommes encor les hommes d'Armorique  
La race courageuse et pourtant pacifique ;  
Comme aux jours primitifs la race aux longs

[cheveux,  
[Je veux.

Nous avons un cœur franc pour détester les  
[traîtres,

Nous adorons Jésus, le Dieu de nos ancêtres.  
Les chansons d'autrefois, toujours nous les

[chantons,  
Où nous ne sommes pas les derniers des

[Bretons !  
Le vieux sang de tes fils coule encor dans nos

[veines,  
O terre de granit recouverte de chênes !